

De la fatalité, vois l'instrument funeste,
Le laboureur est triomphant.
Il convoite déjà du chêne qui me reste,
L'ombrage rafraichissant.
Homme servile, il rampe sur la terre ;
Sa lâche main profane nos tombeaux ;
Il trouble, impur torrent, pour un gain la poussière
Du sage et du héros.

Il triomphe, et semblable à son troupeau timide
Il redoutait l'œil du huron.
Et lorsqu'il entendait le bruit d'un pas rapide
Descendant vers le vallon,
L'effroi soudain s'emparait de son ame ;
Il croyait voir la mort devant ses yeux.
Pourquoi dès leur enfance et la hache et la flamme
N'ont-ils passé sur eux !

Et les yeux de Toska fixaient l'onde tranquille
Qui coule à l'ombre des pins ;
Il passait chaque flot, le guerrier immobile
Y lisait-il ses destins ?
Là, sur la terre à bas gisent ses armes,
Charme rompu qui n'a plus de pouvoir ;
Il détourne les yeux d'où s'échappent des larmes
Car il n'a plus d'espoir.

Et dans ses mains son front en se cachant s'incline ;
En lui-même, il reste plongé.
Dernier souffle d'un peuple, orgueilleuse ruine,
En naissant il fut jugé.
Comme le chêne isolé dans la plaine.
D'une forêt noble et touchant débris,
Il est resté debout sur l'antique domaine
Par ses pères conquis.

Il est là seul au bord de la haute montagne
Qui domine le St. Laurent,
Son œil parcourt au loin la profonde campagne
D'où s'élève le toit blanc.
Plus de forêts; plus d'ombres solitaires.
Le sol est nud, les airs sont sans oiseaux,
Au lieu de fiers guerriers des tribus mercenaires
Profanent ces côteaux.

Oh ! que sont devenus ce peuple et sa puissance,
Et ces guerriers si redoutés,
Quand leurs cris de combat, et le choc de la lance
Des bois étaient répétés ?
Sur un sommet levant leurs têtes blanches
Ils suspendaient leurs armes à des pins ;
Et leurs regards de feu qui brillaient sous les branches
Redevenaient sereins.

I l'ires con me l'oiseau qui planait sur leurs têtes,
Rien ne pouvait gêner leur pas.
Leurs jours, étaient remplis et de joie et de fêtes,
De chasse et de combats.
S'ils préféraient le bord sableux des ondes,
Ils y portaient leurs tentes de bouleaux ;
Ou bien aimaient-ils mieux des retraites profondes,
Au bois combien d'ormeaux ?

Dans leurs canots légers sur les ondes limpides
Quel plaisir de voguer pour eux :
Comme des cigues blanches dans leurs courses rapides
Les esquifs semblaient joyeux.
Ils vont glissant sur le flot qui murmure
En bouillonnant sous l'agile aviron.
Ah ! fleuve St. Laurent, que ton onde était pur
Quand régnait le Huron.

Tantôt ils poursuivaient de leurs flèches sifflantes
La renne qui pleuro en mourant ;
Et tantôt sous les coups de leurs haches sanglantes
L'ours tombait en mugissant.
Et les chasseurs célébraient leur victoire
Par des refrains qu'inspira la valeur.
Ah ! pourquoi rappeler aujourd'hui la mémoire
De ces jours de bonheur !

Hélas ! puis-je comme eux en l'air brandir la lance
Et chanter aussi mes exploits ?
Ai-je bravé comme eux au jour de la vaillance
La hache des Iroquois ?
Non, je n'ai point, sentinelle furtive,
Jusqu'en leur camp surpris des ennemis,
Et je n'ai pas vengé la dépouille plaintive
De parents et d'amis.

Tous ces peuples descendus dans la tombe éternelle,
Dorment partout sous ces guérets ;
De leurs bords trop chéris la grandeur solennelle
Tombait avec les forêts.
Leur nom, leurs jeux, leurs fêtes, leur histoire
Sont avec eux enfouis pour toujours,
Et je suis resté seul pour dire leur mémoire
Aux peuples de nos jours !

Mais personne ne vient sur cette grande tombe
Payer son tribut de regret.
Un peuple de guerriers sous le destin succombe ;
Pourquoi ? qu'avait-ils donc fait ?
Chacun l'oublie ; on dirait que coupable
Il mérite de rentrer au néant.
Ah non ! c'est qu'il avait un sol inépuisable,
Un ciel fertilisant.